

CHAPITRE V.

ARRIVÉE A TLASCALA. — RÉCEPTION AMICALE.

— MÉCONTENTEMENT DE L'ARMÉE. — JALOUSIE DES TLASCALANS.

— AMBASSADE DE MEXICO.

1520.

Le lendemain matin, l'armée quitta de bonne heure le temple où elle avait passé la nuit. Il ne paraît pas que l'ennemi eût cherché à se rallier. Cependant on vit dans la matinée des partis d'Aztèques se tenant à distance, quoique parfois s'aventurant assez près des Espagnols pour leur envoyer une volée de projectiles.

On découvrit sur une hauteur une source, trésor assez rare dans ces régions arides, et célébré depuis par les chrétiens en reconnaissance de ses eaux fraîches et abondantes (1). Un peu plus loin, quelques retranchements grossiers marquaient la limite du territoire tlascalan. A cette vue, les alliés poussèrent des cris de joie; et les Espagnols, comprenant qu'ils allaient bientôt fouler une terre amie et hospitalière, se joignirent de grand cœur à ces manifestations.

Mais à ces premiers sentiments en succédèrent d'autres d'une nature différente; et à mesure qu'ils approchaient du territoire de leurs alliés, une vague inquiétude s'empara de leurs cœurs, en songeant à l'accueil qui les attendait chez ce peuple auquel ils n'apportaient que la désolation et le deuil,

(1) Ne serait-ce pas la même source dont Toribio fait mention honorable dans sa description topographique du pays? « Nace en Tlaxcala una fuente grande á la parte del norte, cinco leguas de la principal ciudad; nace en un pueblo que se llama Azumba, que en su lengua quiere decir *cabeza*, y así es, porque esta fuente es cabeza y principio del mayor río de los que entran en la mar del sur, el cual entra la mar por Zacatula. » *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 16.

et qui pouvait si facilement, pour peu qu'il fût dans de mauvaises dispositions, profiter de leur état de détresse. « Des réflexions comme celles-là, dit Cortés, me troublaient autant que toutes celles qui avaient pu se présenter à mon esprit au moment de marcher au combat contre les Aztèques (2). » Cependant il affecta, selon son usage, de prendre les choses du bon côté, et il engagea ses compagnons à avoir confiance dans la fidélité d'un peuple dont la conduite passée leur offrait toute garantie pour l'avenir. Il leur recommanda, néanmoins, vu leur état de dénûment, d'avoir soin de ne donner ni ombrage ni sujet de jalousie à leurs fiers alliés. « Soyez seulement sur vos gardes, continua l'intrépide général, et il nous reste encore assez d'énergie dans le cœur et de vigueur dans le bras pour nous tirer du milieu d'eux (3)! » L'armée chrétienne, rassurée jusqu'à un certain point par ces discours, dit adieu à l'empire aztèque, et, franchissant la frontière, se trouva encore une fois sur le territoire de la république.

Le premier endroit où les chrétiens s'arrêtèrent fut la ville d'Huejotlipan, peuplée de douze à quinze mille habitants (4). Ils y furent bien accueillis par la population, qui vint au-devant d'eux, les invitant à entrer dans ses habitations. Cependant cette hospitalité, si l'on en croit quelques-uns des conquérants, n'était pas tout à fait désintéressée, et ceux qui l'offraient avec tant d'empressement s'attendaient à recevoir en retour quelque portion du butin conquis dans la dernière

(2) « El qual pensamiento, y sospecha nos puso en tanta afliccion, quanto trahiamos viniendo, peleando, con los de Culua. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 149.

(3) « Y mas dixo, que tenia esperanza en Dios que los hallariamos buenos, y leales; é que si otra cosa fuesse, lo que Dios no permita, que nos han de tornar á andar los puños con coraçones fuertes, y braços vigoros, y que para esso fuessemos muy aperecidos. » Bernal Díaz, *Hist. de la conquista*, cap. 128.

(4) Cortés l'appelle Gualipan. (Bernal Díaz, *ibid.*, p. 149.) Un Aztèque aurait eu de la peine à suivre la marche de ses ennemis d'après les itinéraires qu'ils en ont tracés.

bataille (5). Les Espagnols exténués prirent deux ou trois jours de repos; et la nouvelle de leur arrivée étant parvenue à la capitale, qui n'était pas éloignée de plus de quatre à cinq lieues, le vieux chef Maxixca, dont l'amitié leur avait été si utile lors de leur premier passage, et Xicotencatl, le jeune guerrier qui avait, ainsi qu'on s'en souvient, commandé les troupes de sa nation dans les sanglants combats qu'elles leur avaient livrés, vinrent, accompagnés d'un grand nombre de leurs concitoyens, à la rencontre de leurs alliés fugitifs. Maxixca, embrassant cordialement le général espagnol, lui témoigna toute la part qu'il prenait à ses malheurs. C'était une preuve suffisante de la valeur merveilleuse des hommes blancs, qu'ils eussent pu résister si longtemps aux forcés réunies des Aztèques. « Nous avons fait cause commune avec vous, dit le chef de Tlascala, et nous avons des injures communes à venger. Vous nous trouverez, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, vos amis fidèles, prêts à combattre avec vous jusqu'à la mort (6). »

Ces cordiales assurances et ces marques de sympathie de la part d'un homme qui exerçait sur les conseils de la nation plus d'influence que tous les autres chefs, dissipèrent les doutes qui pouvaient exister encore dans l'esprit de Cortés. Il accepta donc avec plaisir l'invitation que lui fit le cacique de continuer sa marche jusqu'à la capitale, qui lui offrirait plus de ressources pour son armée qu'une petite ville de la frontière. Les malades et les blessés, placés dans des hamacs, furent transportés sur les épaules des Tlascalans. Lorsque les troupes approchèrent de la ville, les habitants vinrent en foule au-devant d'elles, faisant retentir l'air de leurs joyeuses acclamations et des bruyants éclats de leur musique sauvage.

(5) Bernal Diaz, *ubi sup.*

Thoan Caño, qui faisait partie de l'armée, nie ce fait, et affirme au contraire que les habitants les reçurent comme leurs frères et ne voulurent accepter aucune récompense.

(6) « Y que tubiesse por cierto, que me serian muy ciertos, y verdaderos amigos, hasta la muerte. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 130.

Cependant, au milieu de cette allégresse générale, on vit aussi couler des larmes, on entendit aussi de plaintives lamentations : plus d'un parent, plus d'un ami, parcourant d'un œil avide les rangs éclaircis de ses compatriotes, pour y chercher vainement des traits familiers et chéris, se détourna le cœur brisé, et exhala sa douleur en accents déchirants. C'est avec ce cortège de joie et de tristesse — emblème de la vie humaine — que les colonnes fatiguées de Cortés rentrèrent enfin dans la capitale républicaine (7).

Le général et sa suite furent logés dans le palais de Maxixca. Le reste de l'armée fut cantonné dans le district sur lequel s'étendait l'autorité du chef de Tlascala. Elle y séjourna pendant plusieurs semaines; grâce aux soins hospitaliers des habitants et aux ressources qu'on trouva dans leur connaissance de la médecine primitive, les soldats virent se cicatriser peu à peu leurs blessures, et recouvrèrent leurs forces épuisées par de longues souffrances et de cruelles privations. Cortés n'avait pas été, sous ce rapport, plus heureux que ses compagnons d'armes. Il perdit l'usage de deux des doigts de sa main gauche (8). Il avait, en outre, reçu deux blessures à la

(7) Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Bernal Diaz, *Hist. de la conq., ubi supra.* « Sobreviniéron las mugeres Tlascaltecas, y todas puestas de luto, y llorando a donde estaban los Españoles, las unas preguntaban por sus maridos, las otras por sus hijos y hermanos, las otras por sus parientes que habian ido con los Españoles, y quedaban todos alla muertos : no es menos, sino que de esto llanto causó gran sentimiento en el corazon del capitán, y de todos los Españoles, y él procuró lo mejor que pudo consolarles por medio de sus intérpretes. » Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 28.

(8) « Yo assimismo quedé manco de dos dedos de la mano izquierda. » Ce sont les propres termes de Cortés lui-même, dans sa lettre à l'empereur. (*Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 132.) Cependant don Thoan Caño, qui, par suite peut-être de son alliance indienne, paraît avoir eu tout autant de sympathie pour les Aztèques que pour ses propres compatriotes, assura Oviedo, qui plaignait le général, qu'il pouvait réserver ses regrets pour une autre occasion, attendu que Cortés avait, à ce moment même, autant de doigts qu'à l'époque où il avait quitté la Castille. (Voir *Appen-*

tête : l'une de ces blessures avait été tellement envenimée par les fatigues du corps, jointes aux émotions morales, qu'elle prit un caractère alarmant. Il fallut extraire une partie de l'os (9). La fièvre s'ensuivit, et pendant plusieurs jours le héros qui avait bravé les périls et la mort sous leurs formes les plus terribles, resta étendu sur son lit, aussi impuissant qu'un enfant. Son excellente constitution triompha cependant de la violence du mal. Les Espagnols reconnurent avec une générosité politique les soins de leurs hôtes, en partageant avec eux le butin conquis par leur récente victoire ; Cortés, notamment, réjouit le cœur de Maxixca en lui faisant présent du trophée militaire qu'il avait enlevé au général indien (10).

Mais tandis que la santé et le moral des Espagnols se relevaient ainsi, grâce au traitement amical de leurs alliés, et qu'ils reprenaient leur confiance, cruellement affectée par les derniers revers, ils recevaient des nouvelles qui leur apprenaient que leurs désastres ne s'étaient pas bornés à la capitale du Mexique. Cortés, en descendant de Mexico pour se porter à la rencontre de Narvaez, avait apporté avec lui une certaine quantité d'or, qu'il avait laissée en dépôt à Tlascalala. On ajouta à ce dépôt une somme considérable, recueillie par l'infortuné Velasquez de Léon, dans son expédition à la côte, ainsi que des contributions provenant d'autres sources. A son retour, le général crut devoir, en raison de la fermentation qui régnait dans la capitale, laisser pendant quelque temps encore son trésor à Tlascalala, sous la garde d'un détachement de soldats malades ou blessés, qui devaient, lorsqu'ils seraient convalescents, venir le rejoindre à Mexico. Subséquemment,

dice, 2^e partie, n^o 11.) Le mot *manco*, dans la lettre du général, ne pourrait-il pas être rendu par *estropié* ?

(9) « Hiriéron à Cortés con honda tan mal, que se le pasmo la cabeça, ó porque no le curaron bien, sacando le tascos, ó por el demasiado trabajo que paso. » Gomara, *Crónica*, cap. 110.

(10) Herrera, *Hist. général*, dec. 2, lib. 10, cap. 13. Bernal Diaz, *ibid.*, *ubi suprâ*.

un parti d'Espagnols, composé de cinq cavaliers et de quarante fantassins, était arrivé de Vera-Cruz à Tlascalala, et, se chargeant des malades et du trésor, avait entrepris d'escorter le tout jusqu'à Mexico. On apprit que ce convoi avait été attaqué, l'escorte taillée en pièces, et le trésor pillé. Douze autres soldats, en marche dans la même direction, avaient été massacrés dans la province voisine de Tepeaca ; et chaque jour on apprenait que quelque malheureux Espagnol, confiant dans le respect jusqu'alors témoigné à ses compatriotes, et ignorant les désastres de Mexico, avait été la victime de la fureur de l'ennemi (11).

Ces tristes nouvelles remplirent l'esprit de Cortés de sombres appréhensions sur le sort de l'établissement de Villallica — son ancre de salut. Il y expédia immédiatement un fidèle messager, et il eut l'inexprimable satisfaction de recevoir, en retour, une lettre du commandant de ce poste, qui l'informait du bon état de la garnison et de ses relations amicales avec les Totonagues du voisinage. Ces derniers avaient blessé trop profondément les Mexicains pour espérer leur pardon, et c'était la meilleure garantie qu'on pût avoir de leur fidélité.

Tandis que les affaires de Cortés prenaient à l'extérieur un aspect si sombre, le mécontentement de ses soldats lui causait des ennuis auxquels il n'était pas moins sensible. Un grand nombre d'entre eux s'étaient figuré que leurs derniers revers avaient mis un terme à l'expédition, ou du moins qu'on ajournerait pour le moment toute idée de reprendre les hostilités. Mais ceux qui raisonnaient ainsi ne connaissaient guère Cortés. Dans le temps même où il était sur sa couche, en proie aux ardeurs de la fièvre, il roulait dans son esprit de nouveaux plans pour réparer l'échec qu'avait souffert son honneur et pour reconquérir l'empire, perdu par la témérité d'un de ses lieutenants plutôt que par la sienne. Ses projets se ré-

(11) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 130. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 15.

vélèrent, aussitôt qu'il fut entré en convalescence, par les nouveaux règlements qu'il fit pour l'armée, ainsi que par les ordres qu'il envoya à Vera-Cruz pour qu'on lui expédiât de nouveaux renforts.

Ces mesures jetèrent l'alarme parmi les mécontents. C'étaient, pour la plupart, d'anciens soldats de Narvaez, et c'étaient ceux aussi qui avaient le plus souffert. Beaucoup d'entre eux possédaient quelque propriété dans les îles, et ils ne s'étaient engagés dans cette expédition qu'avec l'espoir d'accroître leur petite fortune. Mais ils n'avaient recueilli ni or, ni gloire, au Mexique. Le petit nombre de ceux qui avaient eu le bonheur de survivre à leurs compagnons étaient complètement dégoûtés du service, et, maudissant amèrement le jour où ils avaient quitté leurs riches mines et leurs jolies fermes de Cuba, ils aspiraient après le moment où ils pourraient les revoir.

Trouvant que le général faisait peu d'attention à leurs plaintes, ils préparèrent une remontrance écrite, dans laquelle ils exposèrent leurs prétentions d'une manière formelle. Ils représentèrent combien il était téméraire de songer à entreprendre une nouvelle expédition dans l'état où l'on était, sans armes, sans munitions, avec un si faible nombre : et cela, contre un ennemi puissant, qui les avait bravés avec succès, alors qu'ils étaient dans la plénitude de leur force et en possession de toutes leurs ressources. C'était folie d'y songer. Une pareille tentative n'aboutirait qu'à les faire sacrifier tous. La seule chose rationnelle qu'on eût à faire, était de continuer la marche sur Vera-Cruz. Chaque heure de retard pouvait être fatale. La garnison de cette place pourrait être attaquée et écrasée ; avec elle s'évanouirait leur dernière espérance. Une fois là, au contraire, ils pourraient attendre, comparativement en sûreté, les renforts qui leur arriveraient du dehors ; et, en cas de revers, leur retraite serait au moins assurée. Ils concluaient en insistant pour qu'on leur permit de retourner immédiatement au port de Villa-Rica. Cette pétition ou plutôt cette remontrance, signée par tous les soldats mécon-

tents, avec l'attestation en forme du notaire royal, fut présentée à Cortés (12).

La situation du général était critique. Ce qui l'affecta le plus fut de trouver en tête de cette pièce le nom de son ami, le secrétaire Duero, aux bons offices duquel il était principalement redevable de son commandement. Mais il n'était pas homme à se laisser détourner de son but ; et tandis que toutes les ressources extérieures semblaient lui faire défaut, et que ses propres amis l'abandonnaient, il ne se manqua pas à lui-même. Il savait qu'une retraite sur Vera-Cruz équivalait à l'abandon de l'entreprise. Une fois là, les soldats trouveraient bientôt un prétexte pour se débander et le moyen de retourner aux îles. Le prix de tant de travaux, ce prix qu'il avait eu déjà entre les mains, serait alors perdu pour toujours et sa ruine consommée.

Cortés dit dans sa fameuse lettre à Charles-Quint, qu'en réfléchissant à sa position il sentit la vérité du vieil adage, que la fortune est pour les braves. Les Espagnols n'étaient-ils pas les serviteurs de la croix ? confiant dans la bonté et la miséricorde infinies de Dieu, il ne pouvait croire que le Tout-Puissant les laissât périr, eux et sa bonne cause, au milieu des païens (13). Il persista donc dans sa résolution de ne pas descendre à la côte, mais de revenir sur ses pas, quoi qu'il pût arriver, et de braver de nouveau l'ennemi dans sa capitale.

Ce fut avec la même énergie qu'il répondit aux mécontents (14). Il fit valoir tous les arguments qui pouvaient tou-

(12) Cette circonstance rappelle une remontrance semblable faite à Alexandre par ses soldats en arrivant sur l'Hydaspe.

(13) « Acordándose, que siempre a los osados ayuda la fortuna, y que eramos christianos y confiando en la grandissima bondad y misericordia de Dios, que no permitira, que del todo pereciesemos, y se perdisse tanta y tan noble tierra. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 152.

(14) Cette réplique, s'écrie Oviedo, révélait un esprit indomptable et un homme appelé à de hautes destinées. « Paréceme que la respuesta que a esto les dió Hernando Cortés, é lo que hizo en ello, fué una cosa de animo invencible é de yaron de mucha suerte é valor. » *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 15.

cher leur orgueil ou leur honneur comme cavaliers ; il en appela à cette antique valeur castillane, qui n'avait jamais failli devant l'ennemi ; il les supplia de pas ternir l'éclat des grandes actions qui avaient fait retentir leur nom par toute l'Europe. Laisseraient-ils donc à d'autres, plus hardis et plus aventureux, le soin d'achever ce qu'ils avaient commencé ? Comment pourraient-ils sans déshonneur abandonner à la vengeance des Aztèques les alliés qu'ils avaient entraînés dans cette guerre ? Faire un seul pas vers Villa-Rica serait proclamer leur propre faiblesse. Ce serait décourager leurs amis et relever l'audace de leurs ennemis. Il les conjura de ne pas lui retirer la confiance qu'ils avaient toujours eue en lui ; car, s'ils avaient récemment éprouvé des revers, il avait jusque-là fait tout ce qu'il leur avait promis, et même davantage. Il serait maintenant facile de réparer leurs pertes, pour peu qu'ils voulussent prendre patience, et attendre dans cette terre amie que les renforts, qui seraient prêts à marcher à son premier signal, vinssent leur fournir le moyen de reprendre l'offensive. Si cependant ils étaient insensibles à tous les motifs qui peuvent toucher des cœurs généreux, au point de préférer l'oisiveté dans leurs foyers à la gloire de cette grande entreprise, il ne serait point un obstacle à leurs vœux. Il les laissait libres de partir. Ils pouvaient abandonner leur général. Quant à lui, il se sentirait plus fort avec une poignée de braves, qu'entouré d'une foule de soldats pusillanimes ou mal intentionnés (15).

Les mécontents, ainsi que nous l'avons dit, étaient pour la plupart des soldats de Narvaez. Quand les vétérans de Cortés entendirent cet appel fait à leur honneur (16), ils frémissent

(15) « É no me hable ninguno en otra cosa ; y él que desta opinion no estubiere yayase en buen hora, que mas holgaré de quedar con los pocos y osados, que en compania de muchos, ni de ninguno cobarde, ni desacordado de su propria honra. » *Hist. de las Indias*, Ms., loc. cit.

(16) Oviedo a délayé la harangue de Cortés en plusieurs pages : l'orateur y cite Xénophon et fait de larges emprunts à l'histoire juive, genre d'élo-

d'indignation à la pensée de délaisser leur général et de renoncer à leur entreprise dans un pareil moment. Ils jurèrent qu'ils resteraient avec lui jusqu'à la dernière extrémité ; et les mécontents, réduits au silence, sinon convaincus, par cette attitude énergique, consentirent à ajourner leur départ, sous l'assurance qu'il n'y serait mis aucun obstacle, lorsque les circonstances seraient plus favorables (17).

Cette difficulté était à peine surmontée, que Cortés fut menacé d'un embarras plus sérieux, occasionné par des jalousies qui surgirent entre ses soldats et leurs alliés indiens. Les démonstrations amicales de Maxisca et de ceux qui étaient dans sa dépendance immédiate n'empêchaient pas qu'un certain nombre de Tlascalans ne vissent leurs hôtes d'un mauvais œil, à cause des maux qu'ils avaient attirés sur leur pays : ils demandaient, d'un air insultant, si ce n'était pas assez, et s'il fallait encore qu'ils eussent ces étrangers chez eux et à leur charge ? Ces murmures ne furent pas tellement secrets qu'ils ne parvinssent aux oreilles des Espagnols, qui s'en alarmèrent. Ils venaient en général, il est vrai, de gens sans consistance, puisque les quatre grands chefs de la république paraissent avoir été dévoués aux intérêts de Cortés. Mais ils étaient encouragés par le belliqueux Xicotencatl, qui conservait dans son cœur un levain de cette haine implacable qui l'avait inspiré sur le champ de bataille ; et ces sentiments hostiles se révélaient parfois dans les rapports intimes, mais forcés, qu'il avait maintenant avec ses anciens adversaires.

quence qui sent le cabinet plus que le camp. Cortés n'était pas un pédant et ne parlait pas à des savants.

(17) Voir, pour le récit de cette affaire, Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 129. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 152. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 15. Gomara, *Crónica*, cap. 112-113. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 14.

Diaz est très-courroucé contre le chapelain Gomara pour n'avoir pas fait de distinction entre les vieux soldats et les recrues de Narvaez, qu'il enveloppe dans la même accusation de rébellion. La version du capitaine paraît impartiale, et je m'y suis conformé.